

LES SAVOIRS DES « BOIS DEBOUT » : LE TRAIT ET L'ORIENT

Introduction

« Pot-à-colle », « targettes », « casse-cailloux », « vasous », « tape-clous », « bouts-de-miche », « tartes-aux-flancs »... Une curieuse et amusante présentation des différents corps de métier m'avait été faite à l'occasion de l'une de mes premières visites d'un groupement compagnonique à Toulouse à la fin des années 1990. Quelques jeunes apprentis me menaient d'un atelier à l'autre pour illustrer la diversité des savoir-faire en présence et le voisinage, dans l'ordre, des menuisiers, des serruriers, des tailleurs de pierre, des plâtriers, des tapissiers, des boulangers et des pâtisseries. « Et vous, comment on vous appelle ? demandai-je dans le courant de la visite, à l'un de mes guides, apprenti charpentier. – Les bois-debout ! », me répondit-il avec une fierté aucunement dissimulée.

C'est dans la connaissance et la maîtrise de ce lexique interne, les « mots de la tribu » pour détourner l'expression de Mallarmé, que se manifeste d'abord l'entre-soi et le fait que l'on est en présence d'une *autre* communauté. Aussi, le déroulé de ces surnoms à mon intention avait tout autant pour fonction de m'informer objectivement sur les collectifs d'artisans représentés au sein de la maison compagnonique que je visitais que de m'indiquer la distance qui me séparait d'eux. Je pouvais être dans la maison mais n'en demeurais pas moins hors du groupe. Cette double dynamique qualifie sans doute toute proposition de savoir qui porte en elle une ressource identificatoire : elle unifie et écarte tout en même temps.

La difficulté réside dans le fait que, selon les circonstances et les acteurs en présence, le même savoir peut être différemment motivé et, dès lors, unir ou différencier selon des principes qui varient. Le « bois-debout » lancé par mon guide était là clairement moins pour marquer la distinction vis-à-vis des autres corps de métier que pour manifester, au contraire, que, eux aussi, les charpentiers, avaient leur surnom affectueux et qu'ils relevaient du même ordre compagnonique pourrait-on dire. En revanche, dans les conversations amicales où les corps de métier se plaisaient mutuellement, « vasous », « targettes » et « bois-debout » fonctionnent comme des ressources d'identité différentielle de métier, renvoyant chacun à ce qui, du point de vue des autres, le spécifie. Mais il y a plus du côté des charpentiers. Car, au sein même du corps de métier, il y a dans les « bois-debout » ceux qui en adoptent la conduite implicite, celle que suppose le double sens que les plus jeunes découvriront dans les années qu'ils passeront sur le Tour de France. Les « bois-debout », c'est également un savoir-être et un savoir-vivre où le « boire debout » indique les attentes d'un comportement social et une certaine idée de la virilité chez les charpentiers.

À côté donc du lexique appris et qui permet de se repérer minimalement au sein de ce nouveau groupe, le compagnonnage, qui possède jusqu'à sa langue (« Devoir », « Compagnon », « Aspirant », « Règle », « Rouleur », « Réception »... parmi tant d'autres mots qui ont leur signification précise et particulière), il existe, comme pour toute communauté linguistique, les usages pratiques et quotidiens de la langue dont la maîtrise révèle le degré d'aisance et l'intégration du locuteur dans la communauté. Il y a des situations pour parler des « bois-debout » et d'autres pour dire simplement les « charpentiers », ou les « coteries » comme on le fait encore chez les compagnons pour désigner les corps de métier travaillant sur les échafaudages. Cette distinction entre la part enseignée et affichée d'un savoir et sa mise en œuvre se décline de multiples façons chez les compagnons, et chez les compagnons charpentiers tout spécialement. Car chez eux elle a été hissée à un niveau très général d'organisation de la pensée sur le métier et sa transmission depuis la seconde moitié du XIX^e siècle. Celle-ci distingue en effet entre les savoirs théoriques, exposables dans des manuels, transmissibles pédagogiquement et que les compagnons regroupent sous le terme de « Trait », et les savoirs pratiques, qui s'acquièrent dans l'initiation et l'expérience accumulée et qu'ils nomment « Orient ». Mais chacune de ces catégories s'avère en fait plus complexe et reconduit en son sein la distinction de la théorie et de la pratique.

Le Trait : la science et l'art

Le compagnonnage des charpentiers s'exprime de nos jours sous différentes facettes. L'essentiel des compagnons de ce corps de métier se retrouve en effet dans trois groupements : la Fédération compagnonnique des métiers du bâtiment et autres activités, où ils occupent une place prépondérante ; l'Association ouvrière des compagnons du Devoir du Tour de France ; et l'Union compagnonnique des Devoirs Unis. Ce dernier groupement n'étant guère impliqué dans la formation initiale des artisans, je concentrerai mon propos sur les deux premiers qui ont élaboré en leur sein des discours très aboutis sur les savoirs du charpentier et leurs modes de transmission.

Lorsque l'on évoque, auprès des compagnons charpentiers ou auprès de ceux qui sont en formation chez eux (les « apprentis », les « stagiaires », ou les « aspirants » selon leur statut), l'apprentissage du métier et son enseignement, ces derniers parlent assez spontanément de l'enseignement de type pédagogique qui leur est dispensé, parallèlement aux cours de français, de mathématiques ou de langues vivantes, en fin de journée dans les sièges compagnonniques : les « cours de Trait ». Il s'agit là d'un enseignement technique, donné le plus souvent par un jeune compagnon mais qui peut être à l'occasion relayé par des Anciens, appuyé sur des traités encore mobilisés par les compagnons, dont les premiers ont été rédigés au XVII^e siècle. Ces traités mettent au point une géométrie descriptive – le Trait – qui permet de déterminer les angles des sections (les « coupes » disent plus simplement les compagnons) des différentes pièces de bois qui seront assemblées pour former une charpente¹.

Des savoirs du charpentier, le Trait présente sans doute le plus grand nombre de signes extérieurs de théorie, d'intellectualisation de la pratique et de scientificité alors même que les discours qui ont conduit à sa mise au point (ou à ses multiples mises au point) en faisaient justement l'envers d'une géométrie abstraite au formulaire compliqué et aux théorèmes nombreux. Pour le Trait, seuls le « bon sens », un compas et une équerre devraient être nécessaires. « C'est une simple histoire de triangles », me disait un jeune compagnon. Sans doute, mais cette « simple histoire » nécessite un enseignement spécifique, à la table à dessin, qui l'éloigne très concrètement pour les jeunes charpentiers des ateliers pratiques et, plus encore, des techniques à l'œuvre sur les chantiers. Cela n'empêche cependant pas « la science du Trait » de s'affirmer comme un savoir traditionnel du métier de charpentier dont les compagnons seraient parmi les derniers à perpétuer l'enseignement.

Cette allure de science, outre la forme même du cours qui en assure la transmission, se dégage tout autant des « manuels » ou des « traités » par lesquels le Trait se présente aux compagnons. Ce n'est sans doute pas un hasard si une entreprise d'expression et d'élévation des savoirs compagnonniques telle que l'*Encyclopédie des Métiers*, mise en chantier à la fin des années 1970 par les charpentiers de l'Association ouvrière sur le modèle de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, débuta avec les savoirs du charpentier². Les quelques 150 années durant lesquelles avait mûri la « science du Trait » rendaient probablement les charpentiers plus à même que quiconque à inaugurer ce que seule une science pouvait produire et qui serait en même temps son signe le plus définitif : une encyclopédie.

Mais quelque chose, dans le Trait, continuait de résister à la catégorisation nette en tant que science et en tant que savoir simplement théorique. Deux indices donnent corps à cette résistance. Le premier consiste à repérer la manière dont les compagnons indiquent au profane les différentes façons qui existent pour déterminer des coupes pour un charpentier. Et l'on voit alors le monde se distinguer assez rapidement en trois univers, celui du Trait – la « bonne » façon – étant encadré par deux enfers tout à fait opposés : la « perche » et la trigonométrie. Le travail à la « perche » désigne la façon « sauvage » de trouver la coupe recherchée, possible seulement pour des travaux simples : l'on superpose les pièces de bois qui doivent s'assembler en donnant à leur association la forme

¹ Sur le Trait, je renvoie aux travaux sans pareil de François Calame, dont il a livré l'essentiel pour un site Internet unique, « Charpentiers d'Europe et d'ailleurs », associé à celui du Ministère de la Culture : <http://www.charpentiers.culture.fr>

² L'*Encyclopédie des métiers* comporte dix tomes pour la partie portant sur « La charpente et la construction en bois » (1977-1992), ce qui en fait, à ma connaissance, l'une des plus complètes encyclopédies, si ce n'est la plus complète, consacrée à un métier artisanal.

Nicolas Adell, 2017, « Les savoirs des "Bois Debout" : le Trait et l'Orient », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n°34, p. 71-78.

recherchée. Inversement, la trigonométrie permet de trouver le bon angle de coupe hors de tout contexte particulier, à l'aide de règles de calcul. Insuffisamment de distance intellectuelle dans un cas, trop dans l'autre ; et dans les deux, une absence du compas et de l'équerre. Il fallait ainsi que le Trait maintînt l'équilibre fragile entre une simple recette pratique sans réflexion et une théorie désolidarisée de l'exercice concret.

La façon qu'ont eue les compagnons de sortir de cette alternative a été de situer le Trait hors de la ligne strictement scientifique qui conduit de la pratique à la théorie. L'on s'est alors mis à parler de moins en moins de « science du Trait » – qui valait beaucoup pour la seconde moitié du XIX^e siècle – et de plus en plus d'« art du Trait ». C'est le second indice. Le registre de l'art permet ainsi de pointer, sans avoir à l'explicitier, un noyau indissociable de savoirs, de techniques, de façons de faire, de styles qui rendent justice au fait que le Trait ne se contente pas d'être un simple instrument technique. Il est aussi un objet d'art et traité comme tel par les compagnons. Le Trait se donne en effet à voir dans des épures auxquelles on apporte un soin tout particulier ; celles qui représentent le travail préparatoire à un chef-d'œuvre, à une maquette sollicitée pour un passage initiatique (l'Adoption qui fait de vous un « aspirant », ou la Réception qui fait de vous un « compagnon ») est repassée à l'encre de Chine, parfois signée à l'image d'une œuvre d'art. D'ailleurs, les anciennes épures sont, au même titre que les célèbres chefs-d'œuvre compagnonniques, exposées dans leurs musées et relèvent, sans aucun doute pour eux, de leur patrimoine culturel³.

Car, pour les charpentiers, le Trait est un lieu important d'identification où une certaine culture de métier se dévoile. C'est à ce titre d'ailleurs que cet « art du Trait » a été inscrit au Patrimoine Culturel Immatériel de l'Unesco en 2008 pour singulariser la « tradition du tracé dans la charpente française ». Mais il y a plus. Comme nombre de ces objets identitaires puissants qui mobilisent des « passions ordinaires »⁴, le Trait est également un enjeu d'appropriations diverses où se lisent différentes « écoles » techniques, différentes traditions compagnonniques et, finalement, différentes façons d'être un compagnon charpentier. À la lecture de l'épure, parfaitement imperméable au profane, se dévoilent des choix théoriques et des options techniques qui disent l'attachement à une tradition de métier plutôt qu'à une autre. Opter pour le « Trait par rebarrement » plutôt que pour la « sauterelle », pour « la herse » plutôt que pour « la vue par bout », ou affirmer l'antériorité et la supériorité de « l'épure au niveau de devers », constituent autant de prises de position qui diront sans ambiguïté aux compagnons avertis à quel sous-ensemble des charpentiers et à quelle lignée l'on souhaite s'identifier. Mobiliser un savoir est ici explicitement affirmer une identité de groupe.

L'Orient : l'expérience et l'initiation

Mais l'identité compagnonnique, celle de compagnon charpentier dans notre cas, ne s'acquiert pas par la seule maîtrise de cette science ou de cet art qu'est le Trait, ni dans la seule pédagogie qui assure sa transmission. Il est évident pour les compagnons que tout le métier de charpentier n'est pas contenu dans la faculté à posséder le Trait, même parfaitement. Car tous les savoirs qui font le charpentier ne peuvent passer par le « manuel », le « traité » ou le cours magistral. Il demeure une grande part du savoir qui résiste à toute mise en texte, à tout cours ou discours.

Car, pour être un bon compagnon charpentier, il faut également avoir l'intuition du chantier, le tour de main, le sens pratique, cette capacité à « s'orienter » dans toute situation pour en trouver l'issue, ce que les compagnons appellent précisément « l'Orient », terme qui résonne également avec les origines légendaires du compagnonnage aux pieds du temple de Salomon. Avoir de « l'Orient », c'est témoigner d'une maîtrise du métier, non seulement de ses techniques mais également de ses dangers, de ses usages ; c'est avoir la prescience de l'accidentel, l'anticipation de l'imprévisible ; c'est

³ Nicolas Adell, « Les sens de la visite », dans Claudie Voisenat (dir.), *Le tournant patrimonial*, Paris, Éditions de la MSH, 2016, p. 267-292.

⁴ Christian Bromberger (dir.), *Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*, Paris, Bayard, 1998.

Nicolas Adell, 2017, « Les savoirs des "Bois Debout" : le Trait et l'Orient », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n°34, p. 71-78.

également débrouiller les situations délicates. C'est, au total, faire preuve de cette qualité d'homme de métier, qui est une qualité d'homme pour les compagnons : la maîtrise de soi.

Or, l'Orient ne se transmet pas. Il se conquiert par l'expérience accumulée, par « l'imitation prestigieuse » comme disait Marcel Mauss⁵ d'actions et de gestes qui ont réussi et dont l'efficacité est répétée et éprouvée régulièrement. Ces imitations et cette expérience concernent naturellement tous les registres de la situation de travail, depuis les usages vestimentaires jusqu'à la façon de tenir l'outil en passant par les modes de relations entretenues avec les autres corps de métier. Mais il est un domaine où elle se manifeste tout particulièrement. C'est celui de l'exécution du geste technique « simple » (disons, clouer la volige d'une charpente) qui ne fait guère l'objet d'un discours l'explicitant, ni même d'une démonstration pédagogique. Il s'acquiert « à force », sans pour autant que sa réalisation ne fasse l'objet d'une appropriation individualisée, chacun pouvant *a priori* développer « sa » façon de clouer. Il n'en est rien et il est très aisé de percevoir que tous les charpentiers clouent la volige de la même façon, selon un rythme de percussion singulier, mais non enseigné : deux coups syncopés, un court et un long, sont la règle qui préside à cette performance technique tellement incorporée et non réfléchie qu'elle n'en est pas une pour les compagnons. Ce sont les novices, les profanes – et les ethnologues qui font leur terrain – qui peuvent la relever puisque cette « évidence » technique ne l'est justement pas pour eux⁶.

Maîtrise d'un rythme technique qui est l'indice d'une maîtrise plus générale de son corps dans la situation de travail et, par extension, de soi. Ces imbrications sont fortes chez les compagnons car les registres du métier, de la vie personnelle et de la vie compagnonnique sont très poreux les uns aux autres. Or, si la maîtrise de soi a pu accéder à une formulation explicite seulement dans la sphère du métier grâce au terme « Orient » (ce qui est déjà beaucoup puisque la langue française commune, comme beaucoup d'autres, n'en possède pas l'équivalent), elle n'en est pas moins capitale pour les deux autres niveaux concernés par la formation compagnonnique, à savoir les passages à l'âge d'homme et l'initiation au statut de compagnon⁷.

L'une des clés de la réussite du compagnonnage, qui est également l'un des secrets de sa durée, réside probablement dans la capacité que l'institution a de faire résonner ensemble ces trois niveaux, de faire que des franchissements (d'étapes, de statuts, etc.) dans un domaine agissent également dans les autres domaines qui s'en trouvent affectés de façon explicite ou non. Ainsi, l'une des voies, paradoxale, d'accès à la maîtrise de soi dans le métier est celle des accidents de travail. L'homme de métier, le charpentier en particulier mais cela se vérifie dans de nombreux corps de métier du bâtiment, est celui qui est capable d'exhiber les stigmates de sa profession, et notamment les traces de limites approchées. Dans l'ombre de l'Orient, il y a toujours, pour faire l'homme de métier, la découverte périlleuse de l'impossibilité d'une maîtrise totale dont l'expérimentation douloureuse constitue le mal nécessaire. Or, ces blessures laissées par l'exercice du métier possèdent également un autre niveau lecture qui, hors du champ du travail, signifie dans l'ordre du genre l'accession à un degré supérieur de virilité. L'exhibition, ostentatoire ou discrète, des cicatrices du métier possède son immédiate traduction dans le domaine des passages à l'âge d'homme. C'est que la maîtrise de soi ne peut réellement se mesurer, ou au moins s'établir, qu'à partir du moment où elle est mise en danger, contestée, défaillante. Pour la faire exister, il faut bien y déchoir à un moment ou à un autre, que ce fait soit celui des « autres » de façon durable (les mauvais ouvriers, les « bricolos », etc.) ou de soi-même temporairement.

Mais il y a plus encore. Car cette maîtrise de soi, exprimée dans et par le métier, traduite immédiatement dans la langue des passages à l'âge d'homme, est considérée, chez les compagnons,

⁵ Marcel Mauss, « Les techniques du corps », dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF « Quadrige », p. 369.

⁶ J'ai développé cet aspect dans Nicolas Adell, « Arts de faire, arts de vivre. Chefs-d'œuvre inconnus des compagnons du Tour de France », *Gradhiva*, n°17, 2013, p. 4-29.

⁷ On pourra trouver des développements analytiques de l'identité compagnonnique dans plusieurs travaux récents. Pour la perspective anthropologique, je me permets de renvoyer à Nicolas Adell, *Des hommes de Devoir. Les compagnons du Tour de France (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Éditions de la MSH, 2008 ; et pour une grille de lecture plus sociologique à Annie Guédez, *Compagnonnage et apprentissage*, Paris, PUF, 1994, et à Christine Hautin et Dominique Billier, *Être compagnon*, Paris, PUF, 2000.

Nicolas Adell, 2017, « Les savoirs des "Bois Debout" : le Trait et l'Orient », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n°34, p. 71-78.

comme façonnée et transmise au moment du rite principal d'initiation, celui de la Réception. Mais tandis que, dans le métier, la maîtrise de soi est d'abord une maîtrise du geste, et qu'il s'agit, dans l'affirmation virile, d'une maîtrise générale de son attitude, dans le savoir-être compagnonique, elle correspond davantage à une maîtrise de la parole dont le secret qui entoure le rituel est la face grandiose. Ce n'est pas qu'il y a des savoirs secrets chez les compagnons. C'est plutôt que le secret est un mode de transmission (de mise en scène, de révélation, d'illumination) de pratiques, de connaissances, de dispositions qui ne peuvent s'apprendre par la pédagogie claire ou l'exemple. Car ce sont des savoirs que seul le processus initiatique permet d'inculquer véritablement.

Conclusion

L'histoire se répète. Le Trait et l'Orient s'étaient installés dans la rhétorique des compagnons charpentiers dans la seconde moitié du XIX^e siècle, à une époque où la mécanisation, les nouvelles formes d'organisation du travail et la transformation même de la vie des ateliers et des institutions de transfert des savoir-faire menaçaient l'existence même du compagnonnage. Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, affecté par ces changements qui laissaient présager sa disparition, le compagnonnage avait développé des outils de résistance dans plusieurs domaines : multiplication des organes de presse compagnonique, présence sur de grands chantiers (celui de la Tour Eiffel pour ne citer que le plus célèbre), etc. Parmi ces actions, certaines, moins éclatantes, n'en étaient pas moins significatives. Ainsi, le moment où leurs savoir-faire sont menacés de péremption et disparition face aux nouvelles technologies et aux nouvelles exigences du travail ouvrier est aussi celui où les compagnons inventent leurs premiers « musées compagnoniques » et où ils participent à des expositions de travail. Là, par leurs chefs-d'œuvre exposés, ils rassemblent, dans un geste inédit, le meilleur des savoir-faire hérités de l'Orient et de l'art du Trait⁸. Prend alors corps de façon très sensible l'idée même d'une tradition de savoir chez les compagnons.

Un peu plus d'un siècle plus tard, sous la menace d'un effet généralisé de disparition des savoirs traditionnels, l'Unesco lançait des programmes de réflexion autour de la question de leur sauvegarde et dont la Convention de 2003 sur le Patrimoine Culturel Immatériel est le produit. Et l'on s'est rendu compte que la pesanteur de cette menace sur leurs savoirs était toujours présente chez les charpentiers. Aussi, ont-ils été parmi les tous premiers à se saisir de l'instrument efficace de sauvegarde – en l'occurrence, une élévation sur une liste du patrimoine mondial – qu'on leur offrait. En tous les cas, que le « Trait de charpente » fut le premier élément français inscrit sur la liste représentative du Patrimoine Culturel Immatériel n'est pas que le fruit d'un concours de circonstances. J'y vois également l'indice du régime crépusculaire dans lequel les compagnons charpentiers tenaient quelques-uns des savoirs fondamentaux de leur culture de métier et qui trouvaient là l'occasion d'une nouvelle mise en lumière.

Nicolas ADELL, maître de conférences
Université de Toulouse – Jean Jaurès

⁸ Cf. Nicolas Adell, « Les sens de la visite », *op. cit.* Et pour un développement concernant le déploiement de cette rhétorique et la place du compagnonnage dans la recomposition du paysage ouvrier au XIX^e siècle, on pourra se reporter à Émile Coornaert, *Les compagnonnages en France*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1966, et à Cynthia M. Truant, *The Rites of Labor. Brotherhoods of Compagnonnage in Old and New Regime France*, Ithaca / Londres, Cornell University Press, 1994.